

Mark
Twain

À quoi rêvent les garçons

Un apprenti pilote sur le Mississippi



folio**2**€

COLLECTION FOLIO

Mark Twain

À quoi rêvent les garçons

Un apprenti pilote
sur le Mississippi

*Traduit de l'américain et annoté
par Philippe Jaworski*

Gallimard

Ce texte, constitué des chapitres IV à XI de *La Vie sur le Mississippi*, est extrait du volume *Œuvres* (Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard).

© Éditions Gallimard, 2015,
2016 pour la présente édition.

Couverture : Photo © cmfotoworks / iStock /
Getty Images (détail).

Il est des hommes dont la vie est si romanesque qu'on la croirait surgie de l'imagination trop fertile d'un écrivain ! Le 30 novembre 1835, jour de la naissance de Mark Twain, coïncida avec le passage de la comète de Halley, comète qui réapparut soixante-quinze ans plus tard, le 21 avril 1910, jour de sa mort... comme il l'avait prédit. De son vrai nom Samuel Langhorne Clemens, il adopta le pseudonyme de Mark Twain, inspiré de son expérience de pilote sur le Mississippi où il entendait quotidiennement le cri du sondeur qui contrôlait la profondeur du fleuve en brasses : « *Deep four !... Mark three !... Half twain !... Mark twain* [“marque deux brasses”] ! » Il relatara cette expérience dans *La Vie sur le Mississippi*, dont le présent volume propose une sélection de chapitres. Tour à tour apprenti typographe, pilote d'un bateau à vapeur, chercheur d'or dans l'Ouest pour échapper à la guerre de Sécession, joueur, journaliste, éditeur des *Mémoires* du général Grant, conférencier et grand voyageur, il puisa dans la richesse de ses différentes expériences pour écrire des romans tels que *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876) et *Les Aventures de Huckleberry Finn* (1885) — que Hemingway considérait comme l'acte de naissance de la littérature moderne américaine — et plus d'une centaine de nouvelles. En 1865, la nouvelle « La Célèbre Grenouille sauteuse du comté de Calaveras » le révèle au grand public. Souvent

poussé par le besoin d'argent et aidé de son expérience de journaliste, Twain tire une grande fierté de pouvoir écrire à la chaîne articles et nouvelles. Orateur chevronné, il est aussi un conférencier qui sait tenir son auditoire en haleine. Alors que la vie professionnelle le comble (l'université d'Oxford lui décerne le titre de docteur honoris causa en 1907), sa vie personnelle est jalonnée de drames : ruine, maladie, folie de l'un de ses enfants, mort de l'autre et de sa femme... Peu à peu, il se laisse envahir par l'amertume, qui finira en sombre désespoir.

Mark Twain a introduit dans la littérature américaine un style nouveau et un humour ravageur, parfois acide, qui le classent parmi les plus grands.

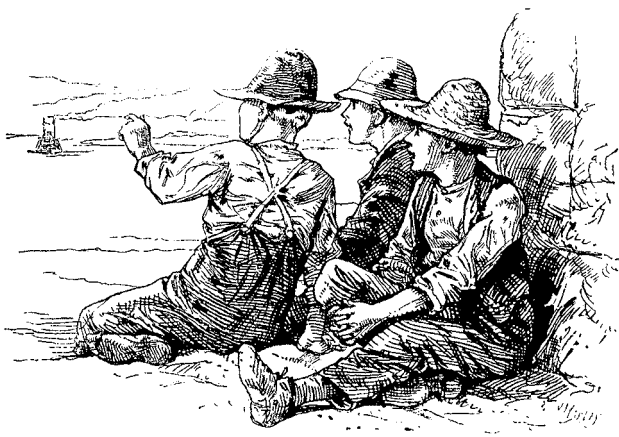
Découvrez, lisez ou relisez les livres de Mark Twain en Folio :

EST-IL VIVANT OU EST-IL MORT ? ET AUTRES NOUVELLES (Folio Bilingue n° 82)

UN MAJESTUEUX FOSSILE LITTÉRAIRE (Folio 2 € n° 4598)

À QUOI RÊVENT LES GARÇONS

Quand j'étais enfant, mes camarades et moi n'avions, dans notre village* de la rive ouest du Mississippi, qu'un rêve proprement inaltérable : être marinier sur un bateau à vapeur. Nous avions des ambitions éphémères d'une autre nature, mais elles n'étaient qu'éphémères. Lorsqu'un cirque passait, son



NOTRE RÊVE INALTÉRABLE.

* Hannibal (Missouri).

départ nous laissait brûlant de l'envie de devenir clowns ; quand la première troupe de *minstrels*^{1*} se produisit au village, pas un d'entre nous n'échappa au désir fiévreux d'essayer ce genre de vie ; de temps à autre, nous avons l'espoir que si nous vivions et si nous étions sages, Dieu nous permettrait d'être pirates. Ces ambitions s'évanouissaient les unes après les autres ; seule perdurait celle de servir sur un vapeur.

Une fois par jour, un paquebot à bas prix et aux couleurs criardes arrivait chez nous, venant de Saint-

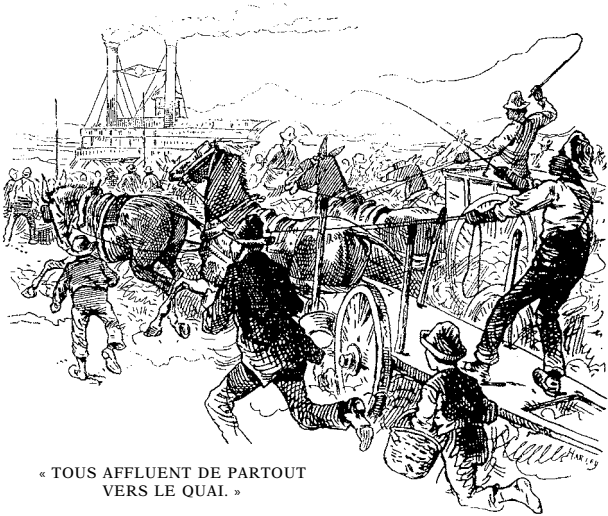


« LES COMMIS ASSIS DEVANT LES BOUTIQUES. »

* Les notes appelées par chiffre arabe sont regroupées en fin d'ouvrage, p. 97.

Louis, en aval, et un autre faisait escale, venu de Keokuk, en amont. Avant ces deux événements, l'attente illuminait la journée ; après, les heures étaient mortellement ennuyeuses. Non seulement les garçons, mais le village tout entier, ressentaient cela. En dépit des années écoulées, je n'ai aucun mal à faire réapparaître devant mes yeux cette époque ancienne telle qu'elle était exactement : la ville blanche somnolant au soleil d'un matin d'été ; les rues vides, ou presque ; un ou deux commis assis devant les boutiques de Water Street, le menton sur la poitrine, le chapeau abaissé sur le visage, leurs chaises en osier inclinées en arrière contre le mur ; ils sont assoupis, avec autour d'eux assez de copeaux pour que l'on comprenne ce qui les a ainsi anéantis ; une truie et sa portée de cochonnets traînent le long du trottoir, faisant d'excellentes affaires parmi les graines et les écorces de pastèque ; deux ou trois petits paquets solitaires de marchandises éparpillées sur la « levée » ; une montagne de « palettes » sur la pente du quai pavé de pierres, à l'ombre desquelles sommeille l'odorant ivrogne du village ; deux ou trois chalands à bois sont à l'amarre au bout du quai, mais personne n'est là pour écouter le clapotis apaisant des vaguelettes contre leur coque ; le grand Mississippi, le majestueux, le magnifique Mississippi roule ses eaux larges de près d'un mille et scintille au soleil ; la forêt épaisse là-bas, sur l'autre rive ; les deux « pointes » de la boucle, en aval et en amont de la ville, qui limitaient la vue que l'on avait du fleuve et lui donnaient l'aspect d'une mer — une mer très tranquille, brillante, morne. Bientôt, un voile de fumée noire apparaît au-dessus de l'une de ces « pointes » lointaines, et aussitôt un haquetier nègre, célèbre pour son œil vif et sa voix formidable, lance son cri : « Va-a-peur en vue ! » et la scène change. L'ivrogne

du village s'ébroue, les commis s'éveillent, et c'est alors un épouvantable fracas de haquets, chaque maison, chaque boutique apporte son humaine contribution, et, en un clin d'œil, la ville morte est toute vie et mouvement. Haquets, charrettes, hommes, garçons, tous affluent de partout vers un même point central, le quai. Les gens qui y sont rassemblés ont les yeux rivés sur le bateau qui approche, le regardant comme une merveille qu'ils voient pour la première fois. Et il est vrai que le bâtiment constitue un assez joli spectacle. Il est long, effilé, pimpant, ravissant ; il arbore deux hautes cheminées aux chapeaux fantaisie, avec un emblème doré qui oscille entre elles, un poste de pilotage pittoresque, vitré, tarabiscoté, perché sur le pont du « texas² », derrière les cheminées ; les cages des roues à aubes sont somptueusement enluminées d'un dessin peint ou de rayons dorés au-dessus du nom du bateau ; le pont



« TOUS AFFLUENT DE PARTOUT
VERS LE QUAI. »

de la chaufferie, le pont-promenade et le pont du texas sont fermés et décorés de garde-corps d'un blanc immaculé ; un drapeau flotte vaillamment au mât de pavillon de beaupré ; les portes des chaudières sont ouvertes et les feux rougeoient avec fougue ; les ponts supérieurs sont noirs de passagers ; le capitaine se tient debout près de la grosse cloche, calme, imposant, envié de tous ; d'énormes nuages de la plus noire fumée roulent tumultueusement des cheminées — spectacle grandiose que l'on met au point avant chaque escale au moyen d'un morceau de pitchpin ; l'équipage est rassemblé sur le gaillard d'avant ; la grande passerelle s'avance loin au-dessus de l'eau par bâbord avant, et un matelot, planté à son extrémité avec une glène de cordage à la main, s'offre plaisamment à l'admiration de tous ; la vapeur sous pression hurle à travers les robinets de jauge ; le capitaine fait un signe de la main, une cloche sonne, les roues s'arrêtent, puis elles repartent en sens contraire, et l'eau barattée devient une écume bouillonnante, et le bateau s'immobilise. Quelle cohue, alors ! On monte à bord, on descend à terre, on charge des marchandises, on en décharge d'autres, tout cela en même temps ; et les cris et les jurons que lancent les officiers pour faciliter tous ces mouvements ! Dix minutes plus tard encore, le vapeur reprend sa route, sans drapeau au mât de pavillon de beaupré, sans fumée noire à ses cheminées. Après dix minutes, la ville a de nouveau cessé de vivre, et l'ivrogne s'est rendormi à l'abri de sa montagne de palettes.

Mon père était juge de paix, et j'imaginai qu'il possédait le pouvoir de vie et de mort sur tous les hommes et pouvait faire pendre tous ceux qui l'offensaient. Il y avait là, à mes yeux, une sorte de distinction générale suffisante. Pourtant, le désir de devenir marinier sur un vapeur ne me quittait pas. Je voulus d'abord être garçon de cabine, ce qui me



« L'IVROGNE S'EST RENDORMI. »

permettrait de parader en tablier blanc et de secouer les nappes par-dessus bord, là où tous mes anciens camarades pourraient me voir. Plus tard, j'ai pensé que j'aimerais plutôt être le matelot qui se tient à l'extrémité de la passerelle avec la glène de cordage à la main, parce qu'il était la cible de tous les regards. Mais c'étaient là des rêveries bien trop sublimes pour pouvoir jamais être considérées comme de réelles possibilités. Plus tard encore, un de nos camarades partit et on n'entendit plus parler de lui pendant longtemps. Il finit par réapparaître comme apprenti mécanicien ou « frappeur³ » sur un vapeur. La chose ébranla jusqu'en leurs fondements tous les enseignements que j'avais tirés de l'école du dimanche. Ce garçon était notoirement attaché aux réalités de ce monde, moi, j'étais le contraire ; et pourtant lui s'était élevé à ces sommets, et moi je croupissais dans l'ombre et le mal-

heur. Ce garçon n'avait pas la grandeur généreuse. Il s'arrangeait toujours pour avoir un boulon à frotter pendant tout le temps que son bateau mouillait chez nous, et il s'installait sur le garde-corps intérieur pour frotter, là où nous pouvions tous l'observer, l'envier, le haïr. Et chaque fois que son bateau était désarmé, il rentrait à la maison et se pavanait en ville dans ses vêtements les plus noirs et les plus graisseux, afin que personne ne pût oublier qu'il servait sur un vapeur. Et il utilisait toutes sortes de termes techniques de la marine à vapeur dans la conversation, comme s'il avait tellement l'habitude d'en faire usage qu'il en oubliait que le commun des mortels était incapable de les comprendre. Il parlait du côté « bâbord » d'un cheval avec une facilité et un naturel qui nous faisaient souhaiter qu'il meure sur-le-champ. Il causait toujours de « *Sainte Lou-oui* » comme un vieil habitant de l'endroit, évoquait, mine de rien, les occasions où il « descendait Fourth Street », ou bien « passait devant Planter's House », ou encore le jour où il y eut un incendie et où il prit son tour aux pompes de « ce bon vieux Missouri », et il continuait sur sa lancée et mentait sur le nombre de villes de la taille de la nôtre détruites par le feu ce jour-là. Deux ou trois de nos copains jouissaient depuis longtemps de la considération de notre bande parce qu'ils étaient allés une fois à Saint-Louis et avaient une vague connaissance de ses merveilles, mais leur heure de gloire était passée. Ils s'abîmèrent dans un humble silence et apprirent à s'éclipser lorsque l'impitoyable apprenti mécanicien approchait. En outre, ce petit gars avait de l'argent, et de la brillantine. Et aussi une montre en argent qui ne donnait pas l'heure, ainsi qu'une chaîne en laiton très voyante. Il portait une ceinture de cuir, mais pas de bretelles. S'il a jamais existé un jeune homme aussi cordialement haï qu'admiré, ce fut lui. Aucune

fille ne résistait à ses charmes. Il « doublait » tous les garçons du village. Quand enfin une explosion se produisit sur son bateau, la nouvelle de l'accident répandit parmi nous un plaisir tranquille tel que nous n'en avions pas connu depuis des mois. Mais quand il s'en revint chez lui la semaine suivante, sain et sauf, célèbre, et qu'il parut à l'église couvert de blessures et de bandages, héros magnifique, dévoré des yeux et admiré de tous, il nous sembla que la partialité de la Providence pour un reptile qui n'en était pas digne avait atteint un point où elle devenait sujette à critique.



« HÉROS MAGNIFIQUE. »

La carrière de cet individu ne pouvait avoir qu'un résultat, qui ne se fit pas attendre. L'un après l'autre, tous les garçons trouvèrent du travail sur le fleuve. Le fils du pasteur devint mécanicien ; ceux du docteur et du receveur des postes, des sous-ordres⁴ ; celui du grossiste en alcools, barman sur un bateau ; quatre fils du plus riche marchand et deux fils du juge du comté devinrent pilotes. Pilote était la situation la plus prestigieuse. Le pilote, même à cette époque de salaires minables, avait une rémunération princière, de cent cinquante à deux cent cinquante dollars par mois, et la pension à bord lui était offerte. Deux mois de son salaire équivalaient à un an de celui d'un pasteur. Mais certains d'entre nous étaient inconsolables. Nous ne pouvions pas nous engager dans la batellerie ; du moins, nos parents ne nous y autorisaient-ils pas.

C'est pourquoi j'ai, un peu plus tard, quitté la maison. J'ai dit que je ne reviendrais pas avant d'être devenu pilote et de pouvoir faire un retour glorieux. Mais pour diverses raisons, je n'ai pas atteint mon but. Je suis monté timidement à bord de quelques-uns des bateaux serrés comme des sardines tout le long de l'immense quai de Saint-Louis, demandant d'un ton humble à voir les pilotes ; mais je n'ai reçu qu'un accueil glacial et quelques mots secs des seconds et des commissaires du bord. Je dus faire contre mauvaise fortune bon cœur à ce moment-là, mais je tirais réconfort de mes rêveries d'un avenir où je serais un pilote important, honoré, plein aux as, et où je pourrais tuer quelques-uns de ces officiers et de ces commissaires, en payant pour avoir leur peau.

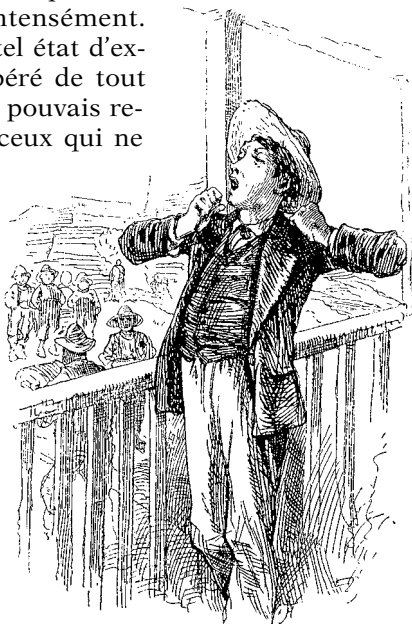


JE VEUX ÊTRE APPRENTI PILOTE

Des mois plus tard, l'espoir qui était en moi s'éteignit après une farouche résistance et je me retrouvai dépourvu de toute ambition. Mais j'avais honte de rentrer chez moi. J'étais à Cincinnati, et j'entrepris de faire des plans pour une nouvelle carrière. J'avais lu quelque part que notre gouvernement avait récemment lancé une mission d'exploration du fleuve Amazone¹. On disait qu'en raison de certaines difficultés, l'expédition n'avait pas pu explorer complètement une partie de la région des sources du fleuve, à quelque quatre mille milles de son embouchure. Il n'y avait que quinze cents milles environ entre Cincinnati et La Nouvelle-Orléans, où je pourrais sûrement trouver un bateau. Il me restait trente dollars ; j'allais partir là-bas et achever l'exploration de l'Amazone. Ce fut là toute la réflexion que j'accordai au sujet. L'attention aux détails n'a jamais été mon fort. Je fis ma valise et pris un billet pour La

Nouvelle-Orléans sur un rafiote antique, le *Paul Jones*. Pour la somme de seize dollars, j'eus pour moi seul, ou presque, la jouissance des splendeurs abîmées et décaties de sa salle à manger, car ce bâtiment n'était pas du genre à attirer l'œil des voyageurs avertis.

Nous levâmes l'ancre, le bateau s'élança sur les eaux du large Ohio, et j'étais devenu un être tout neuf, objet de ma propre admiration. J'étais un voyageur ! Jamais aucun mot n'avait eu pareille saveur dans ma bouche. J'exultais à la pensée que j'étais maintenant en route pour des terres mystérieuses et des contrées lointaines, sensation que je n'ai jamais éprouvée depuis aussi intensément. J'étais dans un tel état d'excitation que, libéré de tout sentiment vil, je pouvais regarder de haut ceux qui ne voyageaient pas avec une compassion presque entièrement dépourvue de mépris. Pourtant, lorsque nous faisons halte dans des villages et des dépôts de bois², je ne pouvais m'empêcher de me prélasser d'un air détaché sur les garde-corps du pont inférieur pour jouir des



« LE PUISSANT ENNUI QUE SÉCRÈTENT
LES VOYAGES. »

regards d'envie que me lançaient les garçons de la campagne sur la berge. S'ils paraissaient ne pas m'avoir remarqué, j'éternuais pour attirer leur attention, ou bien je me déplaçais à un endroit où ils ne pouvaient pas ne pas m'apercevoir. Et dès que j'étais sûr d'avoir été repéré, je bâillais et je m'étirais sans retenue et manifestais par divers autres signes le puissant ennui que secrètent les voyages.

Je me gardais bien de porter un chapeau, et veillais à rester exposé au vent et au soleil, parce que je voulais acquérir le visage bronzé et buriné de celui qui a beaucoup roulé sa bosse. Avant le midi du second jour, je connus une joie qui m'emplit de la plus pure gratitude : je découvris que ma face et mon cou commençaient à peler et à se couvrir de cloques. J'aurais aimé que les garçons et les filles de mon village puissent me voir ainsi.

Nous atteignîmes Louisville en temps et en heure, ou du moins les environs de Louisville. Nous nous échouâmes de belle façon sur les rochers au milieu du fleuve et restâmes là quatre jours. Je commençais alors à me sentir membre à part entière de la grande famille du bateau, une sorte de jeune fils du capitaine et de frère cadet des officiers. Il est impossible de donner une idée de l'orgueil que me procurait cette dignité ou de l'affection que je sentais croître en moi pour ces gens. Je ne pouvais pas savoir combien le hautain batelier méprise ce genre de prétention chez un simple terrien. Je mourais particulièrement d'envie d'attirer sur moi ne fut-ce que la plus petite manifestation d'intérêt de ce colérique gaillard qu'était le second, et je guettais l'occasion de lui rendre un service à cette fin. On discutait bruyamment sur le gaillard d'avant de la pose d'un espar. Je rejoignis l'assemblée, gênant le passage, ou plutôt sautant deci de-là pour ne pas gêner, jusqu'à ce que le second aboie à la cantonade qu'on lui apporte une barre de